



CLAUDIE & FRANCIS
HUNZINGER

DE TOUTES LES COULEURS

Traité buissonnier
de teinture végétale

Par l'auteurice du prix
FEMINA 2022



DE TOUTES LES COULEURS

Traité buissonnier
de teinture végétale

DE CLAUDIE HUNZINGER

Bambois, la vie verte, avec Francis Hunzinger, récit, Stock, 1973 ; J'ai lu, 1975 ; rééd. Cambourakis, 2023.

Petit paysage avec la tempête, roman, Stock, 1979.

Les Enfants de Grimm, récit, Bernard Barrault, 1989.

Elles vivaient d'espoir, roman, Grasset, 2010 ; J'ai lu, 2012.

La Survivance, roman, Grasset, 2012 ; J'ai lu, 2012.

La Langue des oiseaux, roman, Grasset, 2014 ; J'ai lu, 2019.

L'Incandescence, roman, Grasset, 2016.

L'Affût ou Comment je me suis transformée en cerf,
photographies de Fernande Petitdemange,
récit, Le Tourniel, 2018.

Les Grands Cerfs, roman, Grasset, 2019 ; J'ai lu, 2020.

Un chien à ma table, roman, Grasset, 2022 ; J'ai lu, 2023.

CLAUDIE & FRANCIS
HUNZINGER

**DE
TOUTES
LES
COULEURS**

Traité buissonnier
de teinture végétale



© J'ai lu, 2023, pour la présente édition.

© Éditions Stock, 1976

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

— Il y a couleurs et couleurs.

Certaines saccagent le regard. D'autres le fleurissent. Parfois, la même couleur nous affecte ou nous émeut selon sa situation dans l'univers perceptible aux yeux, selon l'intention qui a pu l'élire parmi tant d'autres.

Il y a une écologie des couleurs dont le cœur, le premier, sait pressentir les lois.

On baigne dans les couleurs en ne sélectionnant consciemment que des bribes de leurs multiples messages. On sait que le rouge a le pouvoir de déchaîner ou d'interdire, que le vert autorise l'espérance ou parle d'elle, que le bleu attendrit, que le jaune exalte. On ne sait pas pourquoi. Ou bien les explications primaires nous suffisent.

Certains ont écrit sur la place des couleurs dans les religions, sur la couleur sacrée, consacrée (qui s'est perpétuée dans une tradition catholique mal rincée des teintures païennes). On a beaucoup parlé de l'esprit, de la symbolique des couleurs, et, plus récemment, de leur impact sur le psychisme. Des gens ont mis au point des tests qui montrent de façon irréfutable la relation étroite entre le choix des couleurs et le niveau culturel – ce que l'empirisme publicitaire avait compris, et largement exploité, depuis longtemps.

Couleur et mythe, couleur et inconscient, couleur et société : ça ferait de beaux sujets de thèse.

Ici, on va s'en tenir au cœur.

À l'histoire naturelle du cœur, pour être plus précis. Cette belle bête bondissante, si elle occupe une aire très vaste, a un optimum plus restreint qu'on ne l'imagine. En fait, on vit presque toujours aux limites de l'aire du cœur, là où les regards pèsent, où les sourires se raréfient. On appelle ça lutter pour la vie, quand on ne se bat qu'avec les nombreux substituts de la mort. Là, les couleurs se font dures, appliquées aux choses dont elles ont pour fonction de masquer le vrai visage. Et quand elles s'adoucissent, c'est pour le temps d'un hiver ou d'un printemps, sur l'ordre, par exemple, des gens de la mode (ils n'hésiteront pas, demain, à nous barbouiller tous de vert Véronèse après nous avoir convertis aux langueurs des demi-teintes, aux violets de mars et aux gris pourprés qu'on croyait l'apanage des gens bien).

Nous ne connaissons pas les couleurs de nos désirs. Parce que nos désirs sont flous, ou dégradés en envies disparates. À qui, à quoi ai-je obéi inconsciemment en mettant aujourd'hui ce pull bleu, en nouant cette écharpe prune ? Est-ce à un vrai désir d'un bleu et d'un mauve en harmonie avec mon humeur ? Est-ce à l'injonction d'un magazine ? Est-ce à un penchant ancien, au sentiment de me sentir bien dans l'amitié de ces couleurs ? Ici, l'habitude résulte assez souvent, heureusement, d'une recherche d'équilibre qui s'est opérée plus ou moins à notre insu.

Mais quand je pousse la barrière du pré, toutes les questions se font un peu ridicules.

C'est étrange que les couleurs les plus folles de la planète soient faites pour les yeux des poissons – qui ne les perçoivent probablement pas. Pêchées à coups de flashes et

remontées à la surface, elles s'altèrent facilement en lieux communs.

Oui, la nature est infiniment plus riche en tonalités et en harmonies que la palette d'un Lorenzetti, d'un Klee ou d'un tapissier afghan. Non, nous n'avons rien inventé, côté fantasmagories. Ce que nous avons inventé, c'est le mélange des genres, la pagaille, qui n'a rien à voir avec le désordre parfait de tout ce qui échappe à notre emprise. Ça va du tailleur vert à pois roses dans les blés au design apaisant des centrales nucléaires.

Attention, on ne va pas plaider pour une société ordonnée (on sait ce que ça signifie) qui imposerait le port du bleu ardoise en Bretagne, du rose vieille tuile en Provence. Genre d'impératif qui apparaît déjà en filigrane dans les recommandations environnementalistes des aménageurs du territoire, premiers états des ordonnateurs du comportement et des pensées. Rien d'imposé ne sera jamais pleinement vécu.

Dans l'acte contre nature de porter du rose tyrien associé à du jaune-vert fluorescent, ou de peindre en bleu céleste la sale cuisine atomique, ou, plus communément, de vomir des villas à la pistache et à la fraise au bord des villages, des bois, il faut entendre : contre nature humaine. C'est-à-dire : contre liberté.

L'histoire naturelle du cœur commence par la liberté.

Le regard, ça s'abîme vite. Et c'est le traducteur du monde le plus fidèle et le plus trompeur. Secrètement, il a élaboré son code d'agrément ou de refus avec les valeurs qui lui ont été proposées ou imposées depuis l'enfance. Un jour il se fixe, et alors il cesse de voir. Qu'il s'arrête sur Fra Angelico ou sur Mondrian, sur la chaumière-parfaitement-intégrée-au-paysage-ancestral ou sur la cité bariolée à la mesure du concept de gaieté de l'urbaniste, il devient infirme. Sa capacité de choix est brisée. Et qu'est-ce que la liberté peut faire d'un regard sans ailes ?

Une civilisation de prothèses : voilà ce que nous acceptons. Un appareil est prévu pour chacun de nos désirs cassés : les vitrines pour les regards à bout de lumière ; les objets pour oublier la fleur avortée des cœurs ; l'argent à palper en succédané de caresse. Naufragés du désir, nous attendons encore des bouées de ceux qui nous coulent.

La vie est rarement irréparable. Les blessures sont si nombreuses et si diverses que, paradoxalement, il y a presque toujours quelque part une chance de cicatrisation. À chacun de connaître sa plaie vive, celle où la liberté saigne encore, celle où l'espérance fait encore souffrir. Et ensuite de trouver autre chose qu'un sédatif : le remède à prendre sous l'égide de la vérité, qui n'aura rien à voir avec un onguent du bonheur.

Ici, il sera question du mal des regards, parmi bien d'autres (en changeant quelques mots, cette préface pourrait s'appliquer à un livre de médecine ou d'architecture : c'est le rapport avec le savoir qui compte, non le savoir-prétexte). Et c'est du côté de la prairie ou du bois qu'on ira chercher la réponse préalable.

La nature, on dit qu'elle n'est jamais vulgaire. C'est une de ces vérités admises sans discussion (à moins de donner dans certaines perversions post-romantiques), et par conséquent pourvues de sérieuses racines. Qu'on se méfie ou non de l'idée d'harmonie naturelle, c'est bien à ça qu'on adhère d'emblée en s'asseyant à l'ombre de l'arbre et en regardant le coteau ou la forêt en plein dialogue avec le vent. Il y a là quelque chose qui désaltère si évidemment le cœur qu'on ne juge pas nécessaire de s'interroger sur la source. Et c'est l'évidence qui pourrait sourdre de nos yeux.

Un jour, un homme s'est trouvé pauvre et fade devant un printemps ou un automne de la Terre. Il a rêvé, en s'appropriant l'une ou l'autre des couleurs fastueusement proposées

à la lecture de son regard, de se mettre plus en accord avec les volontés qui parlaient par la fleur, la feuille ou la pierre (car tout est parole pour celui qui n'a pas bâillonné d'un nom définitif la bouche des choses). La première couleur sur un visage, un galet, un os, ou un cuir tient lieu de protection contre les menées incessantes de l'inconnaissable, c'est-à-dire d'ébauche de réponse au monde. La première couleur manifeste l'inquiétude de celui qui doit à tout prix se situer dans l'univers aux paroles innombrables, et aussi l'espérance d'une intelligence, d'un avenir d'être libre.

Du mysticisme à l'ornemental en passant par la magie et la superstition, la couleur a épanoui combien d'esprits, irisé combien d'yeux ? Ce qui nous émeut toujours, à l'ère du décor, dans une couleur ou dans une harmonie colorée, c'est peut-être en partie le souvenir de ce qu'elles ont été durant des millénaires pour les hommes qui savaient les écouter avec les yeux.

Sous chaque latitude, la Terre propose assez de signes pour que l'esprit y trouve les éléments d'un dialogue, les pistes d'une introspection, et aussi la matière du songe, de la parure et du plaisir. La forêt équatoriale, aux fleurs géantes, aux oiseaux éclatants, entretient l'animisme mieux que la prairie des régions tempérées. La sorcellerie reste une composante presque obligée de son écosystème. Les racines, les fleurs, les baies et les lianes y procurent des fards, des peintures rituelles à la mesure d'une vie sauvage excessive (on n'y teint pas beaucoup d'étoffes : le vêtement n'est pas nécessaire). Plus on va vers les pays froids, plus les couleurs s'embrument. Elles restent vives et franches jusqu'aux latitudes méditerranéennes, où elles s'apaisent toutefois par des recherches d'harmonies. Et puis la discrétion s'impose.

Est-ce un hasard si nos pays sans orchidées fabuleuses, sans flamboyants, sans aras, sans serpents-corail, proposent

des coloris végétaux sereins dont l'éclat ne dépasse jamais celui du millepertuis ou du fruit de sureau ? Le jaune domine ici dans les bains des teinturiers comme dans la flore des prés. Les bruns et les roux arrivent à peine à remémorer l'automne. Les bleus sont rares et, comme le seul vrai rouge – la garance –, viennent du Midi où s'arrêtent les hautes couleurs du Sud.

Comme les terres d'exubérance sont riches en teintes folles qui mettront le cœur en accord avec les esprits de la lumière et de la chaleur, celles que les saisons mènent du gris au vert et du vert au gris avec, çà et là, une halte dans le blanc ou l'or, proposent une palette où le méditatif le dispute au joyeux. On est tenté de voir ici l'un des nombreux ressorts secrets d'une écologie capable de déborder le seul monde tangible pour s'attacher aussi au devenir de cette fleur de toutes les racines du monde que nous avons dans la poitrine.

Ainsi, les teintures végétales, contribution à l'histoire naturelle du cœur, proposent-elles d'abord un accord avec le visage de la Terre qui se tourne vers nous là où nous vivons. Un accord qui peut précéder une alliance.

Nous refaire un regard, cela ne tient pas seulement, on s'en doute, à une leçon de couleur. Cela signifie qu'il nous faut apprendre à nous resituer dans ce monde parcellisé, haché menu par tous les systèmes de tutelle ou d'asservissement de l'esprit. Ça peut commencer par une interrogation sur un mur qu'on nous avait habitués à ne pas voir, sur un cri qu'on nous avait recommandé de ne pas entendre. Ça peut débiter par un arbre qui n'était qu'un nom et qui devient tout à coup un être, par une fleur oubliée et qui se noue soudain, parce que quelqu'un nous l'a dit avec ferveur, à tout un lavis de relations cosmiques, écologiques, biologiques et humaines. Ça peut débiter aussi par l'envie de garder un peu du beau

jaune des calthas, un peu de ce qui nous touchait en août, dans les innombrables prunelles des myrtilles.

L'appropriation d'une couleur végétale implique d'abord une amitié avec la plante et ce qu'elle représente de vie réalisée. Sans cette connivence, inutile d'espérer aller bien loin. Ici, il s'agit bien de vie : on s'adresse à des êtres, non à des substances, à des êtres qui attendent de nous plus peut-être que nous n'attendons d'eux.

Car l'être végétal, omniprésent, tient ordinairement, au mieux, un rôle passif de décor. Les quelques noms que nous savons poser parfois sur l'un ou l'autre de ses visages les figent souvent plus qu'ils ne les révèlent. Aucune relation réelle ne s'élabore. Se peut-il, pourtant, qu'un chêne tienne tout entier dans son nom fugace ? Et que l'on connaisse quelques emplois des plantes ne nous rapproche pas forcément d'elles : le concept d'utilité peut très bien n'être qu'un nouveau cul-de-sac de notre relation à la nature. Pour nous faire vivre davantage, cette relation doit être, en finale, formulée en simples termes d'existence.

C'est bien de savoir que la ronce fait des mûres, que le bouleau donne un gris réellement lumineux, que la bourrache et l'hysope sont bonnes pour la toux. C'est une lecture élémentaire du monde que peu maîtrisent, malheureusement, mais qui reste élémentaire. Après, doit venir la conscience de l'être sans laquelle nous ne sommes que des miroirs appauvrissants, et ce qui fait la réalité du bouleau et de l'hysope, et ce que mon regard sur eux rapporte d'innommé.

Une approche du vivant, l'éveil de notre capacité de le comprendre – donc de nous comprendre – au-delà des noms et des recettes, voilà ce que peuvent octroyer les plantes tinctoriales-prétextes perçues dans leur intégrité. La laine, ici, trempe un peu dans l'arc-en-ciel, sèche à l'air des saisons, parle d'écorces et de pétales. La couleur s'enracine dans une cueillette matinale, dans la couleuvre qui chassait parmi

les reines-des-prés et qui nous fit peur, dans le saule creux débordant de douce-amère, dans le nuage, dans le chemin, dans tout ce qui vivait ou qu'on vivait à son origine. La laine, ici, est renforcée de brins d'existence.

Ceux qui ne cherchent dans ce livre que les procédés d'une technique au goût du jour, au goût paysan, sauvage, gagneraient du temps en faisant un saut vers les vitrines de la Rive gauche, où tout ça est joliment exposé parmi les bouquets secs et les roues de charrettes, où le naturel est mis à prix, où l'on vend la couleur à effacer la peur de mourir. Bien sûr, pour jouer, en week-end, ils pourront passer au chaudron déniché pour pas cher aux antiquités du coin les quelques mèches offertes par le voisin si gentil qui leur a cédé son pré, avec une botte de verge-d'or ou de millepertuis, s'ils arrivent à les reconnaître. Ça fera passer quelques bons jours. Peut-être même qu'on se tricoterait un gilet au sureau, pour épater les amis.

Ici, il n'y en a pas pour tous les goûts, mais pour le goût de vivre, et lui seulement. Écouté comme il doit l'être, ce livre est d'abord subversif : il implique une démarche vers le vivant, celui du dehors et celui du dedans, et non vers ses succédanés. Il appelle à la non-participation au système à peinturlurer atrocement la vie, au refus de l'artifice. Et ça va loin : quand on s'est un peu refait le regard, on ne peut plus fermer les yeux sur ce qui nous gênait et qu'on laissait aux mains des irresponsables. On acquiert un peu de la lucidité qui fait mal, qui fait vivre.

Regardée à travers l'écran des herbes, la civilisation des machines va perdre sa netteté d'acier. Le monolithe apparaît pourri de crevasses : un ensemble incohérent de volontés de puissance, de peurs étouffées, de désirs informulés ou pervertis, de joies monnayables, de bonheur somnifère, d'existence finie avant d'être connue. Le tout collé, tenu autant par

l'effort aveugle que par l'éloignement satisfait de soi, parasite de ce qu'il refuse.

Il n'y a pas de place à chercher dans le système ni à son ombre. La vie est ailleurs, à réapprendre autrement, avec des mots nouveaux, des gestes nouveaux, dans un autre regard. Tout cela a été dit, presque rien n'a été vécu. Ici, on parle de vivre quelque chose, presque rien, mais déjà un jalon sur le chemin des yeux, un des premiers bouquets pour la table ouverte qui succédera à leur cantine.

Va, Claudie, mets ta prairie, et toi, Francis, passe ta forêt, celle de septembre. Venez, on va partager nos couleurs. Le soir n'en sera pas plus éclatant, mais ce n'est pas le grand spectacle qu'on cherche. Seulement à faire un silence un peu plus profond pour que certains cris s'y démultiplient jusqu'à faire éclater leur forteresse de malheur. Et quand on aura tout donné, on sera prêts à écouter, nous aussi.

Pierre Lieutaghi

Pourquoi teindre avec des plantes ?

Pourquoi teindre avec des plantes ?

Pendant des années, je me suis à peine posé la question.

C'était pourtant le prolongement de ma vie, là-haut, à Bambois, une autre approche des arbres, des plantes, et de la laine de mon troupeau, une nouvelle dimension du paysage.

Je suis un nomade et j'aime avancer, voir ce qu'il y a plus loin, de l'autre côté... Et la teinture végétale révélait un mystère de ce paysage trop connu où me liait le troupeau. Je ne savais rien de la teinture, si ce n'est qu'elle était possible. Je n'avais, il y a huit ans, aucun manuel ; les livres sur l'art de teindre étaient cachés et oubliés dans les bibliothèques. La teinture fut alors pour moi comme un pays à découvrir, où m'enfoncer.

J'ai aimé aussi, en plus de la découverte, le jeu qu'elle était : prendre une poignée de feuilles, n'importe lesquelles, une poignée de feuilles de bouleau, des petites feuilles toutes pareilles et vertes, et alors, au hasard des chaudrons, des mordants, des saisons, voir cette poignée de feuilles vertes colorer la laine en jaune soufré, en jaune d'or, en tons cuivrés ou orangés. Et quand on a commencé, on se dit : « Ce n'est pas possible ! » On s'émerveille, on rit et on ne peut plus s'empêcher de continuer, et de voir surgir les couleurs invisibles, si bien cachées dans les autres plantes, les fleurs, les racines, les écorces, les baies. Parfois, on est déçu, bien sûr.

Pendant des mois, on ne révélera que des jaunes, encore des jaunes, parce que chaque plante peut teindre en jaune, jamais les mêmes tons pourtant. Dans ce pays de pluie, de neige, aux hivers trop longs, on fait éclater les jaunes, on délivre le soleil. Peu à peu, on saura révéler les tons plus secrets, plus rares, les violets, les bleus, les verts, les fauves, on cherchera à atteindre le noir.

Et le jeu se poursuit, s'enrichit, se complique, on crée des alliances, des gammes, des harmonies.

Belle activité de sorcier dans cette montagne où ma maison est creusée. J'aime cette maison, pourtant je me cogne la tête partout, tant elle est basse ; mais ça me plaît qu'elle soit basse, toute petite, un antre, une caverne. L'hiver j'y ai chaud, elle m'enserme bien. Autour de moi, une table et ses boccas alignés où je lis le nom des poisons qui font surgir les couleurs, des thermomètres, des verres gradués, une balance. Dans un coin, tapie, la cuisinière à bois et ses marmites de fonte, ses casseroles de cuivre. Et, partout, la présence des plantes. Toutes ces plantes que j'ai récoltées peu à peu, suspendues aux poutres, têtes renversées, les tinctoriales et les médicinales côte à côte. Plus haut, ma chambre, où mène une échelle, les échantillons des laines que j'ai teintes depuis huit ans, rangés dans des classeurs, les flores par terre, sur mon lit, et pas seulement les flores, mais les autres livres qui étudient les usages médicaux des plantes, parce que j'espère parfois qu'elles pourront m'aider.

Ces découvertes et ces jeux m'ont permis d'avoir avec la montagne une relation comme je n'en aurais sans doute pas eu autrement. Je pense aux marais qui sont au cœur de Bambois, à cet afflux de sources, ce territoire de fanges, de boues, d'eaux stagnantes et cachées, ces marais hostiles à mon troupeau, à ma propre intrusion, et que j'évitais, et qui

m'échappaient. Je les avais même enclos comme un territoire maléfique, un lieu interdit.

En m'intéressant aux plantes, les tinctoriales, les médicinales, j'ai découvert l'importance du marais. Le nouveau regard que je jetais sur lui m'a changé moi-même : je ne suis plus un citadin, je ne suis plus un éleveur, je ne suis pas non plus un paysan, je retrouve l'homme sauvage.

Quand je m'enfonce dans le marais pour une cueillette, je me sens plus loin des routes, plus loin des écoles et des idéologies, et plus proche d'un mystère.

Et je ne parle pas des marches hors des sentiers battus, de cette géographie secrète d'un territoire de plus en plus vaste, et de toute cette alchimie que composent le feu, les métaux, la laine, les plantes et les saisons, et qui me pénètre lentement.

Mais je ne veux pas créer d'illusions.

Nous ne sommes pas à l'abri des déchirures, de l'amertume, des larmes. Le bonheur se pose par instants et manque à tout le monde. Il faudrait être demeuré pour croire que le bonheur est un territoire et que la vie en montagne apporte la félicité.

Cette vie contient des merveilles ; on échappe sans doute plus que les autres à la violence et à la tristesse des grandes villes, on ne subit pas le béton écrasant.

Pourtant, nous ne plaignons pas les habitants des villes, sachant bien que ce que nous gagnons en grand vent, en silence, en communion avec la terre et ses mystères, ceux d'en bas le gagnent en amitié, en camaraderie, en solidarité humaine plus forte. Je n'ai pas voulu vivre à l'écart, en solitaire, comme on boit de l'eau de source, pour un agrément égoïste. Mais tout être inquiet, angoissé – et il y en a beaucoup, aujourd'hui –, comprendra que ceux qui grimpent sur les montagnes et vivent dans des maisons sans confort ont eu l'espoir qu'ainsi ils pourraient peut-être devenir ce

qu'ils voulaient être, alors qu'en bas ils auraient, sans aucun doute, été broyés.

En haut, je vis souvent de ces moments, fragiles comme des fleurs, où la terre coïncide avec ce que l'on sent confusément qu'elle devrait être, qu'elle pourrait être si les nœuds s'ouvraient.

Bambois, oui, mais pas l'isolement ; aussi les voyages loin de lui et, à travers eux, les rencontres humaines.

Et ce livre est un pas vers les autres.

Je ne peux rien offrir de plus tangible de ma vie.

Pendant un temps, j'ai gardé mes armoires bouclées et je ne livrais à personne mes dosages, mes secrets. Puis la lettre de Daniel des Pyrénées est arrivée. Daniel, qui tout en cultivant son jardin, est heureux de se faire le prophète de l'agriculture de subsistance.

Il rêvait d'un teinturier qui serait troubadour.

Voilà pourquoi nous livrons nos trouvailles et nous nous livrons du même coup.

C'est un pari sur l'échange.

francis

1
.

L'ATELIER

L'atelier

Teindre au grand air, c'est le plaisir extra.

« Oui, mais j'aime bien être dedans aussi, me dit Francis, quand dehors il fait un temps infernal, comme ça arrive souvent en montagne. Alors, je suis bien dans mon antre. Et c'est plein de vapeurs, d'odeurs, de couleurs, de laines et de plantes.

« Mon antre : une pièce, avec juste une cuisinière à bois. Cela suffit pour teindre par les grandes tempêtes. »

Tout le reste du temps, Francis le passe dehors.

L'eau

Tout commence par là :

L'eau.

Il faut avoir l'eau courante, inépuisablement et à portée de main.

L'eau de pluie est ce qu'il y a de mieux.

L'eau de source ou de rivière, c'est bien aussi.

Mais l'eau de source aura toujours la même composition que le sol d'où elle naît : elle sera calcaire dans les pays calcaires, acide dans les pays siliceux.

L'eau calcaire est ce qu'il y a de moins bien.

Il faut faire arriver l'eau dans un bassin. Le bassin pourra être en grès, en granite ou en ciment. Ou fait d'un énorme tronc d'arbre évidé, ou plus simplement d'un large baquet en bois.

L'eau y arrive et en ressort, et le bassin est sans cesse agité d'eau claire.

Dans ce bassin, se lavent et se dégraissent les laines avant la teinture.

Dans ce bassin, on puise l'eau pour remplir les chaudrons.

Dans ce bassin, on laisse tremper les laines teintes jusqu'à ce que les jaunes, les violets, les fauves des eaux du bain s'épuisent sous l'eau courante, et puis on les rince.

Le feu

Le feu peut être seulement une cuisinière à bois ou à gaz, à l'intérieur, pour la teinture des jours de pluie, ou pour les premières approches du secret coloré de la plante qu'on vient de rapporter.

Le feu peut être un simple foyer, dehors, fait de quelques pierres.

Le feu, à Bambois, est un foyer en maçonnerie, avec une cheminée, à l'abri d'un auvent, et qui contient un grand chaudron.

Si vous construisez un foyer, ne le mettez pas trop loin de la fontaine.

L'émail, le cuivre et la fonte

Il faut partir à la recherche de grands chaudrons – 60 l, c'est très bien – et qui ont encore leur couvercle. Parce qu'avec un couvercle, on perd moins d'énergie, parce que la vapeur retenue agit sur les couleurs, sur leur maturation, et parce que certains mordançages ne se font qu'à l'obscurité.

Un chaudron en émail est neutre et ne modifie pas les teintes.

Un chaudron en cuivre s'emploie pour toutes les couleurs brillantes, lumineuses, donnant un éclat pur.

Un chaudron en fonte, pour toutes les couleurs un peu étranges, rabattues, et pour les gris.

On peut trouver des chaudrons en cuivre dans les pays où l'on faisait des fromages, où l'on distillait les fruits.

Les chaudrons en fonte, dans les fermes où l'on cuisait la soupe des bêtes. Souvent, ils sont alors équipés d'un foyer incorporé dans la fonte.

Du bois

Il en faut pas mal, et du petit, et du bien sec.

Et le reste

Différents baquets en bois, pour y faire tremper les plantes ou les laines mordancées.

Une corbeille en osier, pour y faire égoutter les laines après le bain de teinture.

Un thermomètre long, solide.

Une balance pour peser la laine et les plantes.

Une petite balance de précision pour peser les mordants.

De la place encore

De la place pour faire sécher les plantes. On en mettra partout : par terre et sur

les tréteaux, au plafond, en bouquets suspendus, dans des sacs déjà bien rangés.

De la place pour entreposer les laines encore en suint, ou déjà lavées et attendant d'être teintées.

De la place pour étendre les laines teintées et qui doivent sécher, parce que dehors il ne fait pas toujours beau et sec.

2
.

**LA CONNAISSANCE
DES MORDANTS
ET DES TECHNIQUES
DE TEINTURE**

Le lavage et le blanchiment des laines

Les troupeaux sont tondu chaque année, avant l'été.

On débarrasse alors les brebis de cette matière laineuse qu'elles produisent continuellement et qui sans cela les accablerait sous son poids.

La fibre de laine est sécrétée par des glandes sous-cutanées, à travers les pores de la peau qui jouent le rôle de filière.

Des glandes sudoripares sécrètent la partie salée du suint.

Le suint est une matière onctueuse et huileuse, de forte odeur. Il enrobe les fibres et protège la toison de l'humidité et de la poussière.

Plus la laine est fine, plus elle est riche en suint. Certaines toisons mérinos contiennent deux tiers de leur poids en suint, tandis que des toisons plus rustiques n'en contiennent que le quart. On dit, en général, que la laine perd au lavage la moitié de son poids en suint et poussières.

La laine doit toujours être entreposée en suint, car elle est ainsi à l'abri des insectes, des mites ou des rongeurs.

La laine, tricotée en suint, reste imperméable, mais bien sûr fortement parfumée aussi.

Pourtant, si l'on veut teindre, il faut dégraisser les laines, débarrasser les fibres de cette pellicule imperméable, pour permettre aux mordants et aux matières tinctoriales de mieux les atteindre.

Le dessuintage

À l'urine

C'est le procédé primitif. Il est le plus économique et n'abîme pas la laine.

On met à tremper la laine dans de l'urine fermentée. Celle-ci forme, en combinaison avec le suint, un savon soluble qu'ensuite des rinçages successifs suffisent à éliminer.

Aux plantes

Certaines plantes ont longtemps été utilisées comme savon populaire, comme les racines de l'arum tacheté et les feuilles de la saponaire.

Les feuilles de cette plante aux fleurs roses, et qui s'étend souvent en grandes colonies, contiennent des « saponosides » et ont la propriété de faire mousser l'eau.

Au savon

On peut aussi dessuintier les laines dans des bassins d'eau claire, avec du savon de Marseille en paillettes, dissoutes à l'eau chaude auparavant. Bien rincer.

Le blanchiment

La laine dessuintée et lavée reste écrue. Pour que les couleurs, à la teinture, aient plus d'éclat et de fraîcheur, il faut les blanchir.

Les procédés modernes de blanchiment de la laine sont longs et compliqués.

À l'eau oxygénée et à la rosée

On peut pourtant retenir le procédé à l'eau oxygénée.

Remplir les bassins d'eau claire et froide, puis jeter dedans 15 cm³ d'eau oxygénée à 120 volumes et trois gouttes d'ammoniaque par litre d'eau. Remuer.

Plonger la laine et la brasser pendant une demi-heure ou davantage.

La rosée, elle aussi, blanchit les laines et les toiles grâce à l'eau oxygénée qu'elle contient. On étend les laines sur les prés.

Pourquoi faut-il des mordants ?

La laine est souple et élastique. Chaque fibre de laine est, au microscope, constituée d'une chaîne de cônes rabattus. Dans l'eau, tous les cônes se dilatent, s'ouvrent, deviennent réceptifs à l'action des mordants.

Les mordants sont des substances qui servent d'intermédiaires entre les principes colorants des plantes et les fibres à teindre. Ils ont des affinités à la fois pour la laine, qui est le support de leur adhérence, et pour la matière colorante des plantes qu'ils révèlent. Il est certain que mordants et principes colorants des plantes réagissent chimiquement les uns sur les autres de manière à produire des composés colorés insolubles qui imprègnent, dans toute leur épaisseur, la laine, le coton ou la soie.

- Certaines plantes se passent de mordants, comme les lichens et les noix.

- D'autres semblent teindre la laine sans l'aide des mordants, comme les myrtilles, ou le sureau, ou l'écorce de pommier ; mais elles ne tiennent pas, alors que les mordants leur apporteront de la solidité et souvent des couleurs plus variées.
- Enfin, la plus grande partie des plantes tinctoriales, mises seules à bouillir avec la laine, ne la coloreront absolument pas, comme si leurs principes colorants ne pouvaient se passer de l'aide des mordants pour se fixer sur la laine.